

DE CHACUN SELON
SES MOYENS
A CHACUN SELON
SES BESOINS

L'EMANCIPATION
DES TRAVAILLEURS
SERA L'ŒUVRE
DES TRAVAILLEURS
EUX-MEMES

LE COMBAT

SYNDICALISTE

C.N.T. A.I.T.

« Tant qu'il n'y aura point
d'égalité économique et so-
ciale, l'égalité politique sera
un mensonge... »

Michel BAKOUNINE

16 NOVEMBRE 1967
NUMERO 480
0,60 F. LE NUMERO
39^e ANNEE

ORGANE OFFICIEL DE LA CONFEDERATION NATIONALE DU TRAVAIL

SECTION FRANÇAISE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES TRAVAILLEURS

NOUVELLE SERIE

LA VALEUR DE L'EXEMPLE

Pour les observateurs du cinquantenaire de la Révolution d'Octobre, le clou de la fête s'est certainement situé au moment du défilé militaire avec démonstration d'engins balistiques. C'est tout ce que le bolchevisme a pu présenter au monde comme exemple de cinquante ans de règne.

Nous n'avons pas été déçus, mais pour tout dire il nous eût été agréable d'enregistrer, à l'occasion de ce cinquantenaire, des réalisations plus sociales, plus humaines aussi. Plutôt que de nous présenter des soldats qui défilent, comme dans tous les pays capitalistes du monde, pour convaincre les travailleurs qu'on cas de manifestation de mécontentement ils sauraient sur qui compter, les dirigeants russes avaient tout intérêt à nous présenter le visage heureux et épanoui d'un peuple qui a su faire sa révolution. Mais le pouvaient-ils ? Le peuple russe a-t-il su faire sa révolution ?

Disons en bref que le peuple russe de 1917 était en mesure de faire la véritable révolution sociale qui aurait permis, cinquante ans plus tard, de citer en exemple, aux capitalistes, les réalisations merveilleuses exécutées par un peuple libre, émancipé, heureux de vivre.

Mais laissons parler les révolutionnaires de cette époque : « Travailliers, votre ville est occupée, momentanément, par l'armée insurrectionnelle révolutionnaire (makhnoviste).

Cette armée n'est au service d'aucun parti politique, d'aucun pouvoir, d'aucune dictature. Au contraire, elle cherche à libérer la région de tout pouvoir politique, de toute dictature. Elle tâche de protéger la liberté d'action, la vie libre des travailleurs contre toute domination et exploitation... »

La liberté des paysans et des ouvriers appartient à eux - mêmes et ne saurait souffrir aucune restriction.

C'est aux paysans et aux ouvriers eux-mêmes d'agir, de s'organiser, de s'entendre entre eux dans tous les domaines de leur vie... »

Voilà une armée qui n'était certes pas pour les défilés militaires avec étalage de tous les engins de mort qui menacent l'humanité.

Mais on ne saurait parler de l'armée russe sans citer les marins de Cronstadt qui, dès les premiers jours de la révolution furent sur la brèche et qui s'organisaient rapidement en soviets. Voline a écrit à ce sujet : « Les meetings à la place de l'Ancre se succédaient. Tous les problèmes de la révolution y étaient traités et examinés sous tous les points de vue. La population vivait des jours intenses, passionnés. Aussi Cronstadt s'éduqua et se prépara à la part exceptionnellement active qu'elle allait prendre bientôt à toutes les luttes, à toutes les étapes de la révolution et à son œuvre entière sur toute l'étendue du pays. »

Hélas ! Vient le 7 mars 1921, jour tragique où Trotsky se distinguait par sa cruauté en ordonnant d'ouvrir le feu sur la commune libre de Cronstadt après avoir déclaré dans son ultimatum du 5 mars :

« Je donne simultanément l'ordre de préparer la répression de la révolte et la soumission des marins par la force armée. » Et les « Izvestia » du 8 mars publiaient le texte d'un radiogramme qui se terminait ainsi : « Que les ouvriers du monde entier sachent que nous, défenseurs du pouvoir des soviets, veillerons aux conquêtes de la révolution sociale. »

« Nous vaincrons ou nous périrons sous les ruines de Cronstadt, en luttant pour la juste cause des masses ouvrières. »

« Les travailleurs du monde se sont nos juges. Le sang des innocents retombera sur tête des communistes, fous furieux enivrés de pouvoir. »

« Vive le pouvoir des soviets ! » Ce n'est donc pas dans la joie et le bonheur que le peuple russe peut aujourd'hui fêter ce cinquantenaire, mais plutôt dans la douleur d'un souvenir que le temps n'a pu effacer.

Une révolte viscérale

L'anarchisme est, avant tout, ce qu'on pourrait appeler une révolte viscérale. Augustin Hamon, procédant, à la fin du siècle dernier, à un sondage d'opinion en milieu libéral, concluait que l'anarchiste est d'abord un individu révolté. Il refuse en bloc la société et ses grades-chiourme. Il s'affranchit, proclame Max Stirner, de tout ce qui est sacré. Il accomplit une immense désacréation. Ces « vagabonds de l'intelligence », ces « mauvaises têtes », « au lieu de considérer comme vérités intangibles ce qui donne à des milliers d'hommes la consolation et le repos, sautent par-dessus les barrières du traditionalisme, et s'abandonnent sans frein aux fantaisies de leur critique impudente. »

Proudhon rejette en bloc toute la « gent officielle », les philosophes, les prêtres, les magistrats, les académiciens, les journalistes, les parlementaires, etc., pour qui « le peuple est toujours le monstre que l'on combat, qu'on musèle et qu'on enchaîne ; que l'on conduit par adresse, comme le rhinocéros et l'éléphant ; qu'on dompte par la famine ; qu'on saigne par la colonisation et la guerre ». Elise Reclus explique pourquoi la société païenne à ces nantis si bonne à conser-

ver : « Puisqu'il y a des riches et des pauvres, des puissants et des sujets, des maîtres et des serviteurs, des césars qui ordonnent le combat et des gladiateurs qui vont mourir, les gens avisés n'ont qu'à se mettre du côté des riches et des maîtres, à se faire les courtisans des césars. » Son état permanent de révolte conduit l'anarchiste à ressentir de la sympathie pour les irréguliers, les hors-la-loi, à embrasser la cause du forçat ou de tout autre réprimé. C'est bien injustement, estime Proudhon, que Marx et Engels parlent avec le plus profond mépris du Lumpenproletariat, du « prolétariat en haillons », « car c'est en lui et en lui seul, et non pas dans la couche embourgeoisée de la masse ouvrière, que réside l'esprit et la force de la future révolution sociale. »

Dans la bouche de son Vautrin, puissante incarnation de la protestation sociale, mi-rebelle, mi-criminel, Balzac fait exploser des propos qu'un anarchiste ne désavouerait pas.

L'horreur de l'Etat

Pour l'anarchiste, de tous les préjugés qui aveuglent l'homme depuis l'origine des temps, celui de l'Etat est le plus funeste. Stirner tonne contre

celui qui, « de toute éternité », « est possédé par l'Etat ».

Proudhon ne flûte pas moins contre cette « fantasmagorie de notre esprit, que le premier devoir d'une raison libre est de renvoyer aux musées et aux bibliothèques ». Et il en démontre le mécanisme : « Ce qui a entretenu cette prédisposition mentale et rendu la fascination pendant si longtemps invincible, c'est que le gouvernement s'est toujours présenté aux esprits comme l'organe naturel de la justice, le protecteur du faible. » Persiflant les « autoritaires » inventés qui s'inclinent devant le pouvoir comme des marguilliers devant le saint sacrement », houpillant « tous les partis sans exception » qui tournent « incessamment leurs regards vers l'autorité, comme vers leur pôle unique », il appelle de ses vœux le jour où « le renoncement à l'autorité aura remplacé dans le catéchisme politique la foi à l'autorité ».

Kropotkine se gaussait des bourgeois qui « considèrent le peuple comme une agglomération de sauvages se mangeant le nez des qu'il le gouvernent ne fonctionne plus ». Malatesta, devant la psychanalyse, décelait la peur de la liberté qui habite le subconscient des « autoritaires ».

Quels sont, aux yeux des anarchistes, les méfaits de l'Etat ?

Ecoutez Stirner : « Nous sommes tous deux, l'Etat et moi, des ennemis. » « Tout Etat est une tyrannie, que ce soit la tyrannie d'un seul ou de plusieurs. » Tout Etat est forcé, comme on dit aujourd'hui, totalitaire : « L'Etat n'a toujours qu'un but : braver, lier, subordonner l'individu, l'assujettir à la chose générale (...). L'Etat cherche par sa censure, par sa surveillance, sa police, à faire obstacle à toute activité libre et tient cette répression pour son devoir, parce qu'elle lui est imposée (...) par l'instinct de sa conservation personnelle. » « L'Etat ne me permet de tirer de mes pensées toute leur valeur et de les communiquer aux hommes (...) que si elles sont les siennes (...). Autrement il me ferme la bouche. »

Proudhon fait écho à Stirner : « Le gouvernement de l'homme par l'homme, c'est la servitude. » « Quiconque met la main sur moi pour me gouverner est un usurpateur et un tyran. Je le déclare mon ennemi. » Et il se lance dans une tirade, digne d'un Molière ou d'un Beaumarchais : « Etre gouverné, c'est être gardé à vue, inspecté, espionné, dirigé, légiféré, réglementé, parqué, endoctriné, prêché, contrôlé, estimé, apprécié, censuré, commandé, par des êtres qui n'ont ni le titre, ni la science, ni la vertu. »

(...) Etre gouverné, c'est être à chaque transaction, à chaque mouvement, noté, enregistré, recensé, tarifé, timbré, toisé, coté, cotisé, patenté, licencié, autorisé, apostillé, adonné, empêché, réformé, redressé, corrigé. C'est, sous prétexte d'utilité publique, et au nom de l'intérêt général, être mis à contribution, exercé, rançonné, exploité, monopolisé, concussionné, pressuré, mystifié, volé ; puis, à la moindre résistance, au premier mot de la plainte, réprimé, amendé, villipendé, vexé, traqué, houpillé, assommé, décapité, garotté, emprisonné, fusillé, mitraillé, jugé, condamné, déporté, sacrifié, vendu, trahi, et pour comble, joué, berné, outragé, deshonoré. Voilà le gouvernement, voilà sa justice, voilà sa morale ! (...) O personnalité humaine ! Se peut-il que pendant soixante siècles tu aies croulé dans cette abjection ? »

Pour Bakounine l'Etat est une « abstraction dévorante de la vie populaire », un « immense cimetière où, à l'ombre et sous le prétexte de cette abstraction, viennent généralement, bêtement, se laisser immoler et ensevelir toutes les aspirations réelles, toutes les forces vives d'un pays ».

« Loin d'être créateur d'énergie, le gouvernement, selon Malatesta, gaspille, paralyse et détruit par ses méthodes d'action d'énormes forces. »

Au fur et à mesure que s'étendent les attributions de l'Etat et de sa bureaucratie, le péril s'aggrave. Dans une vision prophétique, Proudhon annonce le fleau majeur du XX^e siècle : « Le fonctionnarisme (...) pousse au communisme de l'Etat, à l'absorption de toute vie locale et individuelle dans le machinisme administratif, à la destruction de toute pensée libre. Tout le monde demande à s'abriter sous l'aile du pouvoir, à vivre sur le commun. » Il est grand temps d'y mettre le holà : « La centralisation se fortifiant toujours (...), les choses sont arrivées (...) au point que la société et le gouvernement ne peuvent plus vivre ensemble. » « Il n'y a rien, absolument rien dans l'Etat, du haut de la hiérarchie jusqu'en bas, qui ne soit abusé à réformer, parasitisme à supprimer, instrument de tyrannie à détruire. Et vous nous parlez de conserver l'Etat, d'augmenter les attributions de l'Etat, de rendre de plus en plus fort le pouvoir de l'Etat ! Allez, vous n'êtes point un révolutionnaire ! »

Bakounine n'est pas moins lucide dans sa vision angloise d'un Etat de plus en plus totalitaire. A ses yeux les forces de la contre-révolution mondiale « appuyées sur d'énormes budgets, sur des armées permanentes, sur une bureaucratie formidable, dotés de tous les terribles moyens que leur donne la centralisation moderne » sont « un fait immense, menaçant, écrasant ».

Daniel GUERIN

LISEZ
« LE COMBAT SYNDICALISTE »

L'Emancipation des travailleurs

L'Etat c'est la domination, c'est la négation de la liberté. Un prolétariat organisé sous forme d'Etat possède une nouvelle classe dominante et une nouvelle classe d'exploités pour qui la liberté est soumise à la loi du plus fort. Nous ne sommes pas partisans de cet Etat. L'expérience communiste d'une part, l'expérience espagnole d'autre part, suffisent à nous enseigner que toute forme d'Etat qui est dans l'obligation de s'édifier sur des lois et sur l'autorité ne peut se maintenir que par l'atteinte permanente à la liberté.

Prendre pour la volonté du peuple la domination de parlementaires, nommés par les travailleurs, est contraire à la vérité, car le mal est institué, dès la révolution, par quelques hommes qui ont su exploiter la confiance de révolutionnaires pour établir une constitution devenant, en réalité, la pierre de base de l'édifice de l'Etat. C'est pure hypocrisie que de prétendre que cet Etat représente la volonté du peuple, alors que celui-ci s'est battu dans l'espoir de gagner la liberté.

La vérité est que le peuple, insuffisamment instruit de sa possibilité de liberté, faisant confiance à de prétendus révolutionnaires, ne visant qu'à leur intérêt personnel, se laisse berné par des chefs qui ont su gagner sa confiance, ce qui permet d'assister, comme en Russie, à la montée de fonctionnaires qui deviennent des chefs esclavagistes. Là où il y a un chef, il y a des esclaves. « Vous avez cru jusqu'à ce jour qu'il y avait des tyrans ? Et bien, vous vous êtes trompés, il n'y a que des esclaves ; là où nul n'obéit, personne ne commande. » — A. Bellegarrique.

On oublie trop facilement, que

lorsqu'un ancien ouvrier est élu pour représenter ses camarades de travail, il change vite, à quelques exceptions près, de mentalité et devient un représentant du peuple, pour qui la liberté et la fraternité ne sont plus que des mots.

Ainsi, on arrive toujours au même décevant résultat : le pouvoir crée l'autorité, laquelle se transforme en tyrannie, injustice, perte de la liberté ; c'est pourquoi, aussi, que les syndicalistes révolutionnaires entendent gérer le fonctionnement public par des syndicats, lesquels seront toujours composés de militants de la base. C'est pourquoi aussi, la commune représente pour nous l'unité de base dont dépendent les groupements syndicalistes communaux, régionaux et nationaux.

J'entends que nos contradicteurs prétendent qu'il n'y aura plus qu'une différence d'appellation entre un politicien et un délégué syndicaliste. Faisons remarquer, tout de suite, que dans la société future, la base est tout, que si les travailleurs retiennent leur confiance à un délégué syndicaliste, celui-ci rentre dans le rang des travailleurs sans autre forme de procès. La différence entre demain et aujourd'hui réside en ce que tout délégué syndicaliste n'est pas pourvu d'un mandat d'une durée déterminée et qu'un simple vote à la base peut lui faire retirer sa représentation des travailleurs à tout moment, d'où obligation pour lui de toujours défendre la liberté et l'égalité. Nous connaissons suffisamment la nature humaine pour savoir que tout homme doit être protégé contre ses faiblesses, que c'est faute de ne pas avoir reconnu celles-ci que les Etats

ont toujours été dirigés par des tyrans.

Il existe encore de nos jours, des révolutionnaires qui estiment que la liberté totale du peuple doit être l'objet d'une opération de transition, du fait qu'il n'est pas possible, dès la révolution, d'accéder à la liberté totale des travailleurs, qu'un régime transitoire, provisoire, de durée déterminée est nécessaire pour permettre d'éduquer le peuple aux principes de la liberté. Admettre ce principe aurait pour résultat de se retrouver en présence d'une dictature prolétarienne, ce qui n'est pas le but recherché.

Les marxistes sont partisans de cette forme d'autorité, elle existe au mépris de la liberté du peuple. Il est bien évident que les chefs révolutionnaires, une fois au pouvoir,

entendent le conserver et qu'il n'est plus question de période transitoire, en attendant un régime de liberté.

Croire en l'émancipation du peuple par l'Etat est inimaginable puisque l'Etat n'existerait plus, si le peuple était émancipé. L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. « Tous les révolutionnaires sérieux qui ont pris une part active aux travaux de l'Internationale dans quelque pays que ce soit, depuis 1864, année de sa fondation, ont dû s'en convaincre, l'Internationale prépare les éléments de l'organisation révolutionnaire, mais elle ne l'accomplit pas. Elle les prépare en organisant la lutte publique des travailleurs solidaires de tous les pays contre les exploités du travail, capitalistes, propriétaires et entrepreneurs d'industrie, mais elle ne va ja-

mais au-delà. La seule chose qu'elle fasse en dehors de cette œuvre déjà si utile, c'est la propagande théorique des idées socialistes dans les masses ouvrières, œuvre également très utile, très nécessaire à la préparation de la révolution des masses. » — Michel Bakounine.

René VILLARD

S.I.A.

SECTION D'ANGERS

Nous rappelons à tous les camarades espagnols, français et autres que la section régionale S. I. A. d'Angers a été constituée officiellement, en relation directe avec le Comité National S. I. A. de Toulouse. Pour soutenir l'œuvre de solidarité de la S. I. A., les camarades de la région sont invités à adresser les dons et à se mettre en relation avec le responsable René Alexandre. Boîte postale n° 3, Angers (49) Maine-et-Loire.

En relation avec le camarade Bigot à Nantes la section étend son activité au Maine-et-Loire, à la Sarthe et à la Mayenne.

TEMPS PRESENTS ET FUTURS

L'HOMME ET LA LIBERTE

L'homme n'est libre que tant que ses actes sont dictés par sa raison et non par la volonté d'autrui et pourtant, de tous temps, des hommes qui veulent vivre et faire vivre les leurs, ont été contraints à marchander leur savoir, leur force et quelquefois leur personne à des exploités sans scrupules. Mais la liberté individuelle ne peut se concevoir que sous la forme collective : il est aussi absurde de se croire libre parmi des esclaves que heureux parmi des malheureux.

La liberté doit donc se conquérir collectivement et par l'action directe de tous les esclaves que sont les travailleurs. Elle ne peut pas venir seule, même dans un lointain avenir et quoi qu'en disent les moralistes et économistes politico-bourgeois, par de simples réformes économiques et sociales que l'Etat pourrait instaurer au profit du peuple.

Nous avons l'exemple des pays marxistes et plus précisément de l'U.R.S.S., qui fête en ce moment le cinquantième anniversaire de la Révolution d'Octobre. Peut-on dire sincèrement que l'Etat bolchevique a conduit le peuple russe vers la liberté ? Il n'y a qu'à voir l'affaire des écrivains incarcérés pour avoir divulgué des faits mettant en cause la valeur sociale du régime.

La vérité, c'est que là comme ailleurs, l'exploitation de l'homme est restée une chose quotidienne et c'est donc tous les jours que le combat doit être mené pour obtenir notre émancipation, notre liberté. C'est la tâche que s'est imposée le mouvement anarcho-syndicaliste depuis toujours en revendiquant sans cesse l'égalité économique et sociale pour tous et pour chacun des hommes. Chacun de nos militants doit en avoir

conscience de façon permanente, qu'il soit dans l'usine, l'atelier, les champs et même au sein du syndicat. C'est ça l'anarcho-syndicalisme ; il ne suffit pas de s'en réclamer, il faut aussi donner le bon exemple autour de soi. Ceux qui sous un prétexte ou sous un autre, refusent leur collaboration à l'anarcho-syndicalisme font le jeu du réformisme corrompu et du capitalisme par la même occasion.

Et qu'on ne vienne pas nous dire que notre syndicalisme ne peut pas s'appliquer aux réalités actuelles. Il suffit au contraire, d'intéresser à nos théories et à nos buts les différents secteurs de l'économie, en allant du simple lampiste à l'ingénieur ou au technicien, pour que le système capitaliste devienne une chose caduque. Les travailleurs, redevenus des syndicalistes authentiques, seront alors en mesure de prendre en main la gestion de l'économie et organiser rationnellement la production afin de satisfaire les besoins de toute la population.

Plus d'esprit de lucre, plus de profits honteux, la classe ouvrière organisée sous une forme fédéraliste ne sera plus une masse d'esclaves ou d'exploités ; elle constituera l'élément vital du pays et fière de son rôle, elle l'accomplira dans la joie et en toute liberté.

Ce sera la révolution sociale, le communisme libertaire, l'anarchie ; qu'importent les termes, ce qui compte surtout pour les travailleurs c'est qu'ils soient libres et heureux et c'est pour cela que les véritables syndicalistes doivent continuer le combat.

J. GIL

Action directe et front populaire

L'action directe étant l'action des ouvriers eux-mêmes ; des ouvriers qui créent eux-mêmes leur lutte et la conduisent, décidés à ne pas s'en rapporter à d'autres qu'eux-mêmes du soin de les libérer... La lutte doit être de tous les jours. Son exercice appartient aux intéressés (1).

Bien sûr, et nous pourrions ajouter que c'est sur le lieu du travail que cette lutte quotidienne doit s'exercer en premier lieu. Personnellement je ne m'en prive pas et il m'arrive de rencontrer dans le rang de mes adversaires... des travailleurs comme moi.

J'ai rencontré, par exemple, un militant de la C. G. T. nouvelle vague qui m'entendait rien à l'action directe et qui me disait à peu près ceci : « Pour que la classe ouvrière fasse un pas vers sa libération, il ne reste qu'une issue : le Front populaire. Je dois préciser, pour éclairer le lecteur, que le mot révolution n'a même pas effleuré ses lèvres ni peut-être sa pensée ; mais revenons-en au Front populaire. C'est revenir vers le passé alors que la classe ouvrière doit toujours aller de l'avant. Mais jetons-y tout de même un coup d'œil ; quels enseignements pouvons-nous en tirer ? D'abord que la classe ouvrière est très puissante quand elle prend conscience de sa force et peut dans le cadre des revendications immédiates, obtenir des avantages

réels. C'est là, avec l'unité de la base, les éléments positifs du Front populaire ; mais il y a le côté négatif, c'est-à-dire cette collaboration des travailleurs et des politiques qui, naguère, se termina si lamentablement. Dire que le Front populaire nous a apporté la loi de 40 heures n'est qu'une demi-vérité, car combien de travailleurs peuvent encore se vanter de ne pas faire plus de 49 heures par semaine ? Les avantages acquis, et à quel prix ! restent un droit pour le travailleur tant que celui-ci sait employer l'action directe.

Nous pouvons obtenir quelques lois sociales (ou apaise-faim) à force de lutter, mais il n'y a là aucune garantie pour l'avenir si le syndicalisme pactise avec l'exploiteur. Le système capitaliste doit sans cesse être remis en cause, ce qui ne se fit pas en 36. Ce fut une bonne occasion perdue et nous pensons que si, à la place du Front populaire il s'était constitué un front uni de tous les travailleurs, les choses se seraient peut-être passées autrement.

L'action directe n'est pas une formule magique, cependant elle prépare les travailleurs à la véritable révolution sociale. Elle impose certains sacrifices, une auto-discipline exemplaire de chaque militant et par-dessus tout la plus fraternelle solidarité entre travailleurs.

Mais plus besoin d'attendre le bon vouloir des politiques pour obtenir le respect de nos droits, chacun se préparant activement à la révolution tout en exigeant la satisfaction des besoins immédiats : « Réduction de la durée du travail, possibilités plus élargies de culture, abaissement de l'âge de la retraite, moyens d'existence décents pour les bénéficiaires de celle-ci, etc. »

Les anarcho-syndicalistes ont toujours préconisé l'action directe et la prise de conscience de la classe ouvrière, ce qui nous amènera à des degrés qui, quoi qu'en disent les Bruhat et les Piolat (2) seront une sorte de gymnastique, un entraînement, en vue de la grève générale, expropriatrice et gestionnaire qui mettra fin, non pas par miracle, mais par la volonté des exploités, au régime du profit et des injustices sociales.

Si les moyens de production sont aux mains des travailleurs, si la production est distribuée à chacun selon ses besoins, le système capitaliste disparaîtra infailliblement et avec lui l'Etat et les religions.

JASMIN

(1) Conférence de Griffuelhes le 29 juillet 1904.
(2) Esquisse d'une histoire de la C. G. T., page 63.

NOVEMBRE 1936 - 1967



Défense de la véritable révolution à Madrid.

TRIBUNA JUVENIL

ENTEREZA

LEVADOS y nobles son los ideales que nos legaron nuestros pensadores afines. Fruto de un sereno y profundo estudio en el cual nos descubrieron con brillante inteligencia todos los males y sufrimientos de la sociedad...

Rectus, Bakunin, Kropotkin, Malatesta, Faure, Malato, Grave, Mella, etc. Todos ellos de una cultura vasta e impregnados de amor por la justicia social, dieron todo el saber que poseían para conducir por acertado camino a la emancipación humana.

Todo lo soportaron, sabiendo de antemano que ellos nada recibirían en fruto de su esfuerzo. Y consecuentes con su manera de ser y fieles a la razón, dejaron traza del camino recto para que otros lo ensanchasen y afirmasen para conseguir, al fin, la meta del ideal, previo apartamiento de las causas del mal social sostenidas por el Capital y el Estado.

Salidos unos de la nobleza de pergamino y otros de la clase burguesa o media, habían recibido una instrucción entre faldas y esmerada, pudiendo alcanzar una alta cultura en el orden filosófico y también en el científico, empujados luego en el estudio de la sociología, cuyo campo ensancharon con sus conocimientos.

Si bien es cierto que nosotros, los jóvenes libertarios, no hemos alcanzado la madurez intelectual que anhelamos, nos es dable llegar a ella merced a los conocimientos derramados por nuestros predecesores; y una vez la inteligencia en marcha conseguiremos alcanzar el punto brillante de la iniciativa propia.

Actualmente se nos dice que si nuestros grandes pensadores viviesen, tal vez rectificarían mucho de la obra dejada. Inútil hablar así. Ironizar con referencia a la filosofía de los maestros sin oponer lecciones de interés equiparable y aún menos que eso, es sentar plaza de burlescos in-substanciales y estúpidos. Planear, criticar y reconstruir meditativamente no es lo mismo que tener el cerebro parado y las poderosas en la silla para criticar vanamente y sin chips de criterio constructivo a los que obran y se mueven. El realizador siempre será más estimado que el zángano zumbón que vive — y al tiempo desprecia — del esfuerzo de los otros.

Los jóvenes de todo tiempo — esas oleadas de juventud sucesivas — hemos de continuar la obra con elevación de espíritu y llenos de consecuencia. Capacitémonos para lograr un mayor rendimiento de nuestras facultades intelectuales en pro de nuestros ideales que, hoy por hoy, no tienen concurrente que los iguale. Nuestra convicción y nuestra aportación tesonera dará cima al propósito de crear un mundo de conciencias libres en donde no existe sino un inmenso barrizal de personas amasadas.

Estudíenos con atención a nuestros maestros. ARGOBA «PABLO, O EL DISCURSO DEL HOMBRE LIBRE». Folleto de 64 páginas, de agradable lectura, escrito por el compañero Fabián Moro. Precio: 1 P.

El segundo período que puso a prueba el temple militante fue el de la dictadura Urbiruri en 1930, la cual tenía por objeto hacer desaparecer a la F.O.R.A. y todo lo que estorbaba a la avaricia de los grandes consorcios capitalistas.

El segundo período que puso a prueba el temple militante fue el de la dictadura Urbiruri en 1930, la cual tenía por objeto hacer desaparecer a la F.O.R.A. y todo lo que estorbaba a la avaricia de los grandes consorcios capitalistas.

Monografía de Beceite

A Tierra es la patria universal, pero el hombre, por sus prejuicios, no consigue apreciar la extensión de esta patria suya, interpretando como patria verídica el solar donde nació y desarrolló sus facultades y adoptó las costumbres.

Beceite es pueblo de valientes luchadores. Sus edificios son milenarios, en algunos casos; sus calles, ora empinadas ora llanas y empedradas, forman el núcleo urbano que en 1939 tuvimos que abandonar ante la invasión del ejército nazifascista.

Allí, apenas nació el día lo primero que velamos era la cresta puntiaguada de la solana del Collet de les Forques, que, al igual que la lanza de Don Quijote permanece fija y enhiesta indicando al hijo del pueblo la hora de ir al trabajo, puntiaguada por los primeros rayos solares que parecen emerger de su seno.

Al pie de esta incomparable cresta nos encontramos con una planicie cubierta de olivos en progresión lineal ascendente, árboles centenarios que dan ese aceite que es alimento y bálsamo para atajar muchas enfermedades al tiempo que procura riqueza a los habitantes.

En otro ángulo se nos aparece un río jugueteño y alegre, que aquí y allá se esconde para reaparecer más abundante a pocos metros, siendo motivo alimentario de varias fuentes cristalinas y de caudal abundante, cuyas aguas forman luego pozos de tres y cuatro metros de profundidad en los cuales los habitantes suelen calmar los ardores del verano.

Observando hacia la izquierda se da con otra montaña más elevada que contiene los famosos fortines dos o tres veces reconstruidos, prueba del carácter defensivo de la población beceiteña, dada también a la sublevación temible en varias etapas de su historia.

«Al proletariado argentino, factor de progreso y civilización en América, que con labor fecunda ha levantado muy alto la potencialidad natural de la región Argentina (...) y con sus luchas tenaces en pro de la libertad y la solidaridad humana ha ennoblecido a la civilización, dedico estas páginas que son un retazo de su historia, en un esbozo de sus ideas de combate y sufrimientos.»

«... las estructuras económicas, políticas y jurídicas de la Argentina fueron obligadas a ensancharse, para dar cabida a un movimiento de gran contenido social.»

«La jornada de trabajo era en el 90, de 12 y 14 horas; trabajaban mujeres y niños; los salarios medios eran de 2 a 3 pesos en las ciudades; en los campos, fuera de las cosechas, el salario medio era de un peso en las provincias de Santa Fe, Buenos Aires y Córdoba, y 1,50 en el resto del país.»

«La historia de la F. O. R. A., es la narración épica más emocionante y más vital de cuantas puedan escribir los cronistas verdaderos y narrar las historias de estos pueblos de América.»

choses de Beceite. En medio de este ciclo radica una de las maravillas más hermosas de la naturaleza: el Parrisal, con su variedad de figuras y tipos caprichosos imposibles de describir, saliendo de su base el río del cual nos hemos ocupado.

Abrió el acto el Presidente de la Alianza, compañero Bona, de la U. G. T. Expuso la labor que se propone desarrollar la A. S. E. tendiente a una mayor cooperación y penetración para combatir al franco-falangismo primero, y un entendimiento y relación más estrecha para el futuro.

De acuerdo con las modalidades de la organización del acto, concedió la palabra a la compañera Carmen García de la U. G. T., que se ocupó a fondo en un análisis de la situación del Interior. Señaló la proliferación de organizaciones (siglas), que si bien consiguen algunas de ellas crear alguna confusión intencionada, su labor es atenuada por hecho de que esas organizaciones carecen de norte, y de unos principios y finalidades al igual que de historial como lo tienen las organizaciones que componen la Alianza, tan arraigadas en el pueblo por una larga y honrada actuación identificada con las aspiraciones y la propia psicología de ese pueblo que necesita nuestro apoyo material y moral, para salir de su largo y trágico trance.

Seguidamente intervino el compañero Agesta, delegado del S. T. V. al Comité de la A. S. para informar que en Vasconia, las fuerzas que integran la Alianza actúan contra el fascismo unificadas, revalorizando la misma. Hablaron a continuación gran cantidad de compañeros con ponderación y acierto, lamentando no poder figurar sus aportaciones, que harían interminable esta breve reseña.

Para terminar diremos que el acto resultó un éxito por la penetración de criterios, y sobre todo, por el ambiente cordial que se respiró, acordándose continuar el ciclo de estas asambleas. — L.

Hace una exposición de la tragedia PARADEROS — Justo Labrid, Maison de Retraite, 2, Pont Vieux, Carcasone-11, desea tener contacto con el compañero Argelet Temolat para darle noticias de su suahada Luisa Cazorla. Si alguien puede darme noticias quedará agradecido. — Se desea conocer el paradero de Manuel Espejo natural de Málaga. Toda persona que pueda dar informes sobre Manuel Espejo, puede comunicarlo a su hijo a la siguiente dirección: M. Espejo, Cité de Bel-Air n° 13, 65-Tarbes.

El acto de la Alianza Sindical de París que se ha cernido sobre el mundo con la acaparación del gigantesco avance de la técnica por el capitalismo, que ha roto el equilibrio económico social entre la burguesía y la clase productora.

El acto de la Alianza Sindical de París que se ha cernido sobre el mundo con la acaparación del gigantesco avance de la técnica por el capitalismo, que ha roto el equilibrio económico social entre la burguesía y la clase productora.

El acto de la Alianza Sindical de París que se ha cernido sobre el mundo con la acaparación del gigantesco avance de la técnica por el capitalismo, que ha roto el equilibrio económico social entre la burguesía y la clase productora.

El acto de la Alianza Sindical de París que se ha cernido sobre el mundo con la acaparación del gigantesco avance de la técnica por el capitalismo, que ha roto el equilibrio económico social entre la burguesía y la clase productora.

NECROLOGICAS

ANTONIO BALAGUER RUBIO

Natural de Burriol (Castellón de la Plana) desde muy joven abrazó las ideas anarquistas, distinguiéndose en la lucha contra la injusticia y la tiranía en el seno de la C. N. T.

El entierro fue una magnífica demostración de las simpatías que contaba tanto en sus hermanos de ideal como en la población hispana y francesa de Istres.

El día 3 de septiembre del año en curso, falleció el compañero Cerero Redondo, después de una penosa y larga enfermedad, a la edad de 68 años, nacido en Tortoles de Esguevas (Burgos).

El día 3 de septiembre del año en curso, falleció el compañero Cerero Redondo, después de una penosa y larga enfermedad, a la edad de 68 años, nacido en Tortoles de Esguevas (Burgos).

El día 3 de septiembre del año en curso, falleció el compañero Cerero Redondo, después de una penosa y larga enfermedad, a la edad de 68 años, nacido en Tortoles de Esguevas (Burgos).

El día 3 de septiembre del año en curso, falleció el compañero Cerero Redondo, después de una penosa y larga enfermedad, a la edad de 68 años, nacido en Tortoles de Esguevas (Burgos).

El día 3 de septiembre del año en curso, falleció el compañero Cerero Redondo, después de una penosa y larga enfermedad, a la edad de 68 años, nacido en Tortoles de Esguevas (Burgos).

El día 3 de septiembre del año en curso, falleció el compañero Cerero Redondo, después de una penosa y larga enfermedad, a la edad de 68 años, nacido en Tortoles de Esguevas (Burgos).

El día 3 de septiembre del año en curso, falleció el compañero Cerero Redondo, después de una penosa y larga enfermedad, a la edad de 68 años, nacido en Tortoles de Esguevas (Burgos).

El día 3 de septiembre del año en curso, falleció el compañero Cerero Redondo, después de una penosa y larga enfermedad, a la edad de 68 años, nacido en Tortoles de Esguevas (Burgos).

COMUNICADOS

EN TOULOUSE

Interesante charla a cargo del compañero Florentino Monroy, que tendrá lugar el día 19 de noviembre, domingo, a las diez de la mañana en la sala de conferencias, 4, rue Belfort, Toulouse, y que disertará sobre el siguiente tema: «Durruti, una infancia turbulenta.»

El día 21 de noviembre próximo, martes, a las nueve de la noche, y en el Pavillon populaire, tendrá lugar una conferencia organizada por el Grupo anarquista francés de Montpellier, con la participación del compañero Aristide Lapeyre, que disertará sobre el tema «La revolución española 1936-1939.»

Convoca a todos los afiliados a esta sección, para el día 18 de noviembre de 1967, a las 9 de la noche, en la sala de la rue des Pensées (Biblioteca).

Esta Federación celebrará asamblea el domingo día 19 de noviembre próximo. Se ruega la asistencia de todos los compañeros. Asuntos importantes a tratar.

Continuando nuestro ciclo de conferencias, la Comisión de propaganda, se complace en anunciar la conferencia que tendrá lugar en nuestro local social, el domingo 19 de noviembre a las 9,30 de la mañana a cargo del compañero Andrés Capdevila, que disertará sobre: «Mi opinión de cenetista sobre la segunda República española.»

Como de costumbre, el acto empezará a las 9,30 de la mañana. Ambas conferencias serán públicas. Esperamos numerosa asistencia.

Convoca a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

Convoca a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

Convoca a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

Convoca a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

COMUNICADOS

EN TOULOUSE

Interesante charla a cargo del compañero Florentino Monroy, que tendrá lugar el día 19 de noviembre, domingo, a las diez de la mañana en la sala de conferencias, 4, rue Belfort, Toulouse, y que disertará sobre el siguiente tema: «Durruti, una infancia turbulenta.»

El día 21 de noviembre próximo, martes, a las nueve de la noche, y en el Pavillon populaire, tendrá lugar una conferencia organizada por el Grupo anarquista francés de Montpellier, con la participación del compañero Aristide Lapeyre, que disertará sobre el tema «La revolución española 1936-1939.»

Convoca a todos los afiliados a esta sección, para el día 18 de noviembre de 1967, a las 9 de la noche, en la sala de la rue des Pensées (Biblioteca).

Esta Federación celebrará asamblea el domingo día 19 de noviembre próximo. Se ruega la asistencia de todos los compañeros. Asuntos importantes a tratar.

Continuando nuestro ciclo de conferencias, la Comisión de propaganda, se complace en anunciar la conferencia que tendrá lugar en nuestro local social, el domingo 19 de noviembre a las 9,30 de la mañana a cargo del compañero Andrés Capdevila, que disertará sobre: «Mi opinión de cenetista sobre la segunda República española.»

Como de costumbre, el acto empezará a las 9,30 de la mañana. Ambas conferencias serán públicas. Esperamos numerosa asistencia.

Convoca a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

Convoca a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

Convoca a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

Convoca a todos los militantes y simpatizantes de esta F. L. para la asamblea general que se celebrará el domingo día 3 de diciembre en el lugar y hora de costumbre. Se ruega puntual asistencia.

PANUELO LIBERTARIO Magnífica reproducción del panfleto Ascaso-Durruti con un figuración ideal, puesto en circulación en las primeras semanas de la guerra y ahora reeditado con acierto por la F. L. de la C. N. T. de Montpellier.

EN PARIS. VELADA AGRADABLE

La Peña Radicalista tuvo el domingo recién pasado su primera reunión de familia, con buena concurrencia de familiares. La sesión resultó movida y agradable, habiendo tomado parte en la misma varios espontáneos y compañeros que no lo eran. Presentó la Peña el secretario de la misma, quien abundó en consideraciones de orden cultural y amigable que recibieron la aprobación de los congregados.

Acto seguido los jóvenes Amado y Videal III, con soltura de palabra expusieron el programa del grupo cultural juvenil (entidad de marca registrada), consistente en la celebración de sesiones de cine de vanguardia social, de examen de motivos morales, de emisiones poéticas, de análisis de las diversas escuelas literarias, de indagaciones doctrinarias, de selección de obras artísticas de los participantes del grupo y las cuales en su día serán expuestas. Una salva de aplausos premió la exposición de los representantes del grupo pionero.

La segunda parte fue de interna cinematográfica, pasando por el elenco menor tres genialidades cómicas de Walt Disney, el gracioso «Charlot emigrante» y un viaje a Yugoslavia e Italia realizado por la familia Capellas y en el cual los peñistas del día 12 hemos «participado» con retraso. Las vistas resultaron muy bellas y las explicaciones convincentes. Como fin de fiesta varios de los concurrentes se vieron sorprendidos con la presencia de su estampa, puesto que una vez habían participado en una salida de S. I. A. a Thiais. La Peña gratificó con las Obras Completas de Baret a la concurrencia, correspondiendo ésta a la concurrencia con 196,30 F. para cubrir los gastos ocurridos.

Y vaya para finalizar, un dato interesante: La velada fue encomendada por muchachos y muchachos, emigrados económicos, y otros emigrados que, sin ser económicos, no son desfilarragados. Y hasta pronto. — F.

ENCICLOPEDIA ANARQUISTA Para relacionar: EN FRANCIA.—Victor García, 24, rue Sainte-Marthe, 75-Paris (IX). Abonos, suscripciones y donativos: Elena Graells, CCP 87-21 Montpellier.

EN MEXICO.—«Tierra y Libertad», Apartado M-10596, México 1. D. F. México. EN VENEZUELA.—Vicente Sierra, Apartado 9527 (Ciata). Caracas, Venezuela.

F. O. R. U. organizaron el Congreso continental con la representación de 12 países en el que quedó constituida la Asociación Continental Obrera Americana del Trabajo, en 1929.

Como consecuencia del retraso mental de los políticos que en Méjico se sucedieron en el poder, y una burguesía montañesa, que trataba a los trabajadores a puntapiés, un encendido espíritu rebelde los animó en sus luchas hasta la llegada a la presidencia de la república de Lázaro Cárdenas en 1934.

Unas cuantas centrales de tendencias marxistas y reformistas que cuando hubo que sacar las castañas del fuego vegetal, luego favorecidas por la nueva situación y apoyadas por el gobierno, florecieron. Pero, estas centrales controladas por los partidos, el gobierno y al servicio de los mismos, no desempeñan otro papel que el que desempeñan las sociedades protectoras de animales. En Méjico, los obreros que no embrutecen los fariseos eclesiásticos los atraían los líderes sindicales. Y para salir de este estado de atraso deberá la propaganda y la reorganización del movimiento, responder a los principios de la A. I. T., con la clarividencia y el coraje con que lo hicieron los Flores Magón, Fráxedes Guerrero, Librado Rivera, y tantos otros militantes que sin adquirir popularidad adquirieron conciencia para luchar por su emancipación, y la de todos los humanos. (Continuad.)

La A. I. T. en el continente americano SU INFLUENCIA Y SU PRESENCIA DIRECTA

Opiniones de destacados hombres de talento sobre el historial de la F. O. R. A.

«Al proletariado argentino, factor de progreso y civilización en América, que con labor fecunda ha levantado muy alto la potencialidad natural de la región Argentina (...) y con sus luchas tenaces en pro de la libertad y la solidaridad humana ha ennoblecido a la civilización, dedico estas páginas que son un retazo de su historia, en un esbozo de sus ideas de combate y sufrimientos.»

«... las estructuras económicas, políticas y jurídicas de la Argentina fueron obligadas a ensancharse, para dar cabida a un movimiento de gran contenido social.»

«La historia de la F. O. R. A., es la narración épica más emocionante y más vital de cuantas puedan escribir los cronistas verdaderos y narrar las historias de estos pueblos de América.»

que sus dimensiones. Y lo que se va a decir tampoco tiene otra pretensión que la de ser una pequeña aportación a tal estudio.

Méjico es uno de los países de América en el que la influencia de la A. I. T. se dejó sentir desde sus primeros albores. Pero una organización relativamente articulada sólo fue posible a partir de 1912.

El desarrollo de una idea y un movimiento, si bien depende de cuantiosos sacrificios humanos, depende también de circunstancias y situaciones históricas. Por razones que son para mí difíciles de discernir, el españolismo en lo que tiene de más retrógrado durante su dominio echó profundas raíces en el pueblo de Méjico. Y su independencia a pesar de las luchas violentas y cuantiosos sacrificios, pudo ser alcanzada en 1825. En dicha fecha terminó el dominio y mandato de los reyes españoles, después de ser derrotados sus ejércitos; pero las tierras y demás riquezas quedaron entre las garras de un capitalismo ultra feudal y la educación del pueblo bajo el control de una iglesia tanto o más retrógrada que la de España.

En la lucha por la independencia y después de la independencia se sucedieron gran cantidad de caudillos. Pero a excepción de Suárez, Villa y Zapata, la ambición que los dominaba era la de alcanzar el poder. En medio de tan anormal situación pudieron desembarcar las tropas francesas e imponer a los mejicanos el rey Maximiliano, pronto capturado y fusilado en 1867. La lucha violenta contra los caudillos dictador-zuelos se sucedieron hasta la revolución de 1910, la que por su contenido social debilitó las influencias caudillescas, los poderes del capitalismo y la iglesia, lo que hizo posible el disfrute de un mínimo de libertad para el desarrollo de las ideas y los movimientos progresistas.

tantos otros esclarecidos teóricos murieron en los combates y Flores Magón fue asesinado en la cárcel Levenworth (EE. UU.) el 21 de noviembre 1922. Hasta su muerte, desde la prisión por escritos incitaba a los trabajadores a la organización y a la acción para poderse emancipar.

El 7 de agosto de 1900 apareció el primer número de «Regeneración» fundada por F. Flores Magón, publicación, que por su denuncia de las injusticias, críticas mordaces a toda suerte de malandrines, claro pensar y espíritu combativo, se sabía con precisión las ideas que sustentaba y la finalidad que perseguía.

Según los pocos documentos a mi alcance es a partir de 1920 que la Confederación General del Trabajo de Méjico sección de la A. I. T., adquiere influencia por su clara posición. Esta central no pudo concurrir al Congreso constituyente de la A. I. T. en 1922 en Berlín por falta de recursos económicos, pero estuvo presente en el Congreso de Amsterdam en 1925, en representación de 30.000 afiliados. La mencionada sección mejicana fue la que con la F. O. R. A. y la

SIEGE SOCIAL
 39, rue de la Tour-d'Auvergne
 Paris, IX^e - Tél. : TRU. 18-64
 Administration : J. SORIANO
 Fontenay-sous-Bois (Seine)
 C.C.P. 14.103-42 - Paris
 ou à LLOP Roque
 24, rue Ste-Marthe, Paris (X^e)
 C.C.P. 13.507-58, Paris
 Tél. BOT. 22-02

ABONNEMENTS :
 Trois mois 8 F
 Six mois 16 F
 Un an 30 F

Tél. Imprimerie : 233 27-78.

EL COMBAT

SYNDICALISTE

3 PAGINAS EN ESPAÑOL

LAS OBRAS Y LOS DIAS

por FONTAURA

Unión efectiva

EN sesión de Alianza Sindical en París presenciamos, como criterios acertados y manifestaciones un tanto empíricas, en ocasiones temerosas, ¿temor a qué? A ser los clasicistas, poco a poco desplazados. Se está en el exilio y lo vital sindicalista en el Interior corre a cargo de individuos, unas veces despistados y otras aventureros al servicio de causas exóticas. Ya una compañera tuvo lucidez para decir que ante la actividad del sindicalismo acreditado, las siglas aportadas por el confusionismo se caerían por sí solas. Una verdad que no admite réplica.

Lo que precisa es que los tres estamentos socializantes de antigüedad no pierdan contacto; y que procuren actuar al unísono sin interferencias engorrosas. Que cada sector persiga el fin común a todos sin propósito ventajista. La idea es un tesoro que cada cual está en derecho y obligación de guardar y defender. Con esta premisa quedaremos fadados para enfocar el vehículo A. S. E. hacia los logros apetecidos.

Con respecto a nosotros, cenetistas libertarios, el problema de la unidad en la acción no presenta dificultades. Podemos ir conjuntos con ugetistas y solidarios vascos para un fin destructivo del Poder franquista. Podemos incluso acudir a la España recién liberada con un programa mínimo de reivindicaciones económicas de las que tan necesitado se encuentra el proletariado peninsular. No ocurrirá entonces — suponemos — una segunda parte de Arnedo, de Ceniceró, de Casas Viejas. La gente sencilla creyó en la República, esperando mucho de ella; y ella, para asegurar sus pasos, quiso atraerse al capital, quedando enemiga de las multitudes que la habían, entusiastamente, engendrado. Fue un drama, estamos por decir que espeluznante. Drama que no se repetirá en el postfranquismo si las síndicas clásicas saben recuperar su ascendente e imponerse a un Poder nuevo para que no acote las aspiraciones naturales de los trabajadores, durante tanto tiempo acorrotadas. Miedo al comunismo y al catolicismo, no hay que sentirlo. Con una actuación sería y combatiente nos atravesamos al proletariado que vibra, y, consistentemente, las siglas extemporáneas se esfumarán como los fantasmas perseguidos por la luz del alba.

Por recelo que se le tenga a la C. N. T. debido a actuaciones fuertes, con ella se va a todas partes donde conste un beneficio positivo para la clase trabajadora. Se dió ya en la asamblea A.S.E. mencionada, que al año siguiente de su fundación la C. N. T. secundó una huelga general ugetista destinada a salvar la huelga de Altos Hornos y minas de Bilbao. Estabáse en 1911, y la huelga resultó tan férvida, que hubo tragedia en el pueblo confederal de Cullera, con la resultante de un condenado a muerte (el Chatto de Guqueta) y ocho o diez compañeros enviados a presidio. Prueba de solidaridad calurosa, y dolorosa, que hubo de repetirse en 1916 y 1917 a raíz de un pacto C. N. T. - U. G. T. que determinó la huelga general de 24 horas y el conflicto revolucionario dicho (de la semana de agosto), que le valieron al pueblo confederal de Cataluña (Barcelona y Sabadell en primer mano) la pérdida de sesenta compañeros en peleas con la autoridad sostenidas en la vía pública. En la huelga por el caso Gallán y García Hernández (año 1930) la C. N. T. y la U. G. T. consiguieron de nuevo, y al registrar el estallido fascista del 18 de julio igualmente.

Existen, pues, serios precedentes históricos que demuestran que la unidad de cálculo o de despeso — según circunstancias — entre cenetistas, ugetistas y solidarios vascos, es posible e incluso necesaria. Que los libertarios a través de la unidad conservemos el derecho de ser apolíticos, ha de considerarse condición naturalísima. El motivo de la Alianza no ha de ser la confusión, sino alcanzar el fin propuesto mediante el esfuerzo y la integridad moral de cada grupo pactante. Sigamos esa trayectoria y el curso de la C. N. T. será pleno, es decir, sin los reagos que aluden ha señalado. Unidos los sindicalistas verdicos para tumbar al franquismo. Que lo apócrifo (A. S. O., C. N. T., Consejo Nacional de Trabajadores, con incrustación royanista), hermandades católicas y todo el farrago de entidades apócrifas, quedarán inevitablemente consumido entre las ruinas del régimen derribado.

Una crónica de nuestro inolvidable compañero Mauro Bajaterra

HACE ya algún tiempo que venimos constatando el marcado interés que la gran mayoría de los historiadores que han hecho de la guerra civil su «modus vivendi», ponen en olvidar la intervención de los anarquistas y libertarios en las distintas revoluciones de que el mundo ha sido testigo desde lo que va del siglo, adjudicando al comunismo las principales victorias del movimiento revolucionario internacional. Es así que estos días en que conmemoramos los cincuenta años del advenimiento del bolchevismo, hemos tenido ocasión de escuchar de boca de un dialoguista del C. R. T. F., alguna tímida declaración en la cual se ponía de relieve la actuación de los anarquistas del acorazado «Aurora», en la rebelión de la flota rusa que decidió de la suerte de la revolución. También nos ha extrañado que, cosa rara, el mismo dialoguista aludiera al movimiento anarquista de los marinos de Kronstadt.

Los historiadores son hombres de corta memoria, o de estómago desmesurado. Por eso escriben la historia según las premisas que, directa o indirectamente, les son impuestas por las conveniencias del momento. Una «Crónica de la guerra española», que se publica en Buenos Aires, se distingue ya por su tendencia destinada a presentar como actores únicos del «heroísmo español» a los miembros de Falange o del P. C. Los anarquistas, sólo cuando de irresponsabilidad o de crímenes de retaguardia se trata, ocupan un lugar premilinario en una crónica que se pretende «no apta para irrecconciliables». Y todo ello a sabiendas de que sus editores mientan descaradamente.

Con el fin de intentar poner en el lugar que les corresponde a los anarquistas de Iberia, damos aquí un escrito de nuestro ejemplar compañero Mauro Bajaterra, redactado ahora hace exactamente 30 años. Este escrito que es una auténtica «Crónica de la guerra española», muestra de manera documentada que los escritores contemporáneos, en una gran mayoría, tienen la memoria un tanto corta. Pero, dejemos la palabra a nuestro malogrado compañero:

LA ACTUACION DE LOS LIBERTARIOS EN TODOS LOS FRENTES DE GUERRA HA SIDO DECISIVA Y PREPONDERANTE
 (Quiénes integran el 60 por 100 del Ejército popular)

Quien quiera creer que nuestro ejército de hoy es igual que el de antes del 19 de julio del año pasado, sufre un error lamentable. Nuestros soldados, un total de voluntarios desde el momento del levantamiento militar de los traidores, tienen aún hoy, después de haber caído tantos centenares de excelentes compañeros, un porcentaje de 60 por 100 entre todas las fuerzas combatientes. Los voluntarios supervivientes a las batallas habidas hasta hoy, son los que sientan la fibra combativa de los soldados llamados a filas, y de los que en su vida indiferente de espaldas a la guerra, pensaron que ésta debían sostenerla solamente los trabajadores.

Por nuestra parte, los hombres confederales, no hemos postergado ni un solo momento nuestra moral de triunfar ante los convencionalismos políticos en la guerra. Antes de venir nuestro querido y malogrado compañero Durruti, los verdaderos hijos del pueblo estábamos atacando al enemigo en los diferentes puntos de los alrededores de Madrid, donde se combatía; pedíamos atacar y medios para realizarlo, constantemente, a los mandos. Cuando Durruti llegó a Madrid no venía a defenderse, vino a atacar y así lo hicieron sus fuerzas desde el primer momento. Si así no lo hubieran hecho y se hubieran dedicado a defenderse solamente, seguramente que el enemigo al empujar por el Parque del Oeste, que hoy ocupa a medias, como punto dentro de la capital, sin duda alguna hubiera ocupado parte de un barrio que hu-



BOLIDOS. ¿Para huir de la Tierra o enterrarnos en la tierra?

biera sido para nosotros un gran mal. Cuando llegaron de Teruel las fuerzas que mandaba el comandante Palacios y venía como delegado (el primer delegado político, comisario, cuando aún no se había fundado el comisariado), lo que prueba el buen juicio confederal el compañero Mera, tampoco se estacionaron para defenderse, sino que atacaron inmediatamente de llegar, y en su empuje hicieron retroceder a los fasciosos más de cuatro kilómetros de donde llegaron a paso de carrera, en la creencia de ser fácil su entrada en Madrid. La moral de estas fuerzas, con propuestas de hombres curtidors en la lucha era tan grande que con su ejemplo daban ánimo a otras fuerzas que combatían a su lado. Sin embargo de esta moral de valientes y decididos, nuestros compañeros «bandidos» del amor, de la idea, de la fraternidad y del bien por el bien mismo, lloraban muchas veces de dolor y de rabia al ver los crímenes que comían los fasciosos con el Madrid indefenso. Lo he visto yo. Lo he visto yo. Una y mil veces. Y lo veré en su momento, en las bocas de sus fuelles y en las puntas de sus cuchillos la forma arrogante y fiera de la moral libertaria, conquistando campos de tierra española para el cultivo de sus ideas. Destruían y fundaban al mismo tiempo. Ahí está su obra.

Más de 10.000 muertos de compañeros libertarios. Victorias que pasarán escritas con letras de oro a las páginas de la Historia de España. La revolución al mismo tiempo que la guerra.

Aquí están, también, las colectividades creadas al mismo tiempo que se combatía. Fusil, azada, pico y pala, y las tierras conquistadas, regadas con sangre de trabajadores. — Mauro Bajaterra, 26 de noviembre de 1937.

(Extraído de «Documentos históricos de España», por M. Ocaña).

D I S C O S

En la revista «Umbra» se ha hablado levemente del gran artista y hombre originalísimo que fue Ferrán Callicó. Ninguna otra publicación se ha ocupado, que sepamos, de esta figura recia pese a cuanto se pueda argüir en su contra.

Callicó pintaba, dibujaba y se creía soberanamente. Estaba por el clásico y no desconocía el valor original del artista Picasso, se proclamaba entusiasta del Anticristianismo de Rechaza de plano la «sincretistas», el «pastifertian», el «despiantar elevado al cubo de la risa», o «cachabo al cubo de la basura». Callicó era implacable con el arte jugado de la inspiración helenista. Bastaba mirarle sus producciones, siempre atildadas, pulcras, exhalando verdad y belleza por la faz y por los ángulos. Trabajador de pulso seguro y mirar certero, cumplía obra verídica y aprobadora, en academias, salones y palacios se le aceptaba por pinceladas, que no por habladurías, en las que era pródigo para «sombreros y estupefacciones». Yo, ignorante en arte por bien que sensible a las mismas, me inclinó mano en pecho al recuerdo de este hombre que, puesto a asombrarme, ahora me asombra no verle nunca.

Todo compañero nuestro conoce al artista Lamolla, el compañero Lamolla, hombre de una bondad proverbial y de un pacifismo defendido a pinzellada limpia. Pues Lamolla en Barcelona fue campeón de la pintura crítica, con todas las derivaciones, sagaces o locas, a que la libertad total conduce. Y en esas estando, el grupo Lamolla organizó una exposición en una pinacoteca de las Ramblas, nuestra pa a medias, como punto dentro de la capital, sin duda alguna hubiera ocupado parte de un barrio que hu-

cienterían la tea cuyas llamas deberían crepitir y cenizar los «esperpentos» que deshonraban al arte de Goya. Callicó sería el capitán general del bando vengativo, y Lamolla el general capitán de la hueste defensiva. Conociendo a uno y otro, dejados ambos de una bonhomía formidable, la sonrisa burlona voluntaria al considerarlo querreros aunque sea por un momento. La sangre no llegó al río y las cerillas encendieron sólo cigarrillos.

Ahora (1) en París, el querido Ferrán, tras pintar una condesa no tuvo inconveniente en alternar con nosotros en la imprenta o en el mismo local de «Ste-Marthe». Es más: nos necesitaba; lo popular y dinámico le atraía. Siendo catalanista ferviente, se fue acercando a nosotros por nuestro distinguido federalista, por nuestra llaneza, por nuestro creer en la idea. Él, que era un mítico en todo, que había jurado en casa de todo señor en común, en nuestra «quedada» por algo en ella la retencia. Encontraba, a nuestra vera, calor humano y — ¡por qué no? — de libros. En ningún centro del exilio dio con una biblioteca en activo como en nuestra casa; y como apoyado en muro de sabiduría, destilaba su ingenio, a veces atarbiatorio, e incontinentemente, lo desparramaba; al revés de Chicharro de León, de Gordón Ordaz, de Fernando Valera, de Luis Cayula, de Botella Pastor, que ante nuestros mil volúmenes se mantuvieron en un silencio religioso por mística de los libros.

Callicó, devenido político entre apolíticos, en completa abstracción de tarros, telas, pinceles, paisajes y figuras, nos combata, ayudado de maquetas y planos, su famosa ideación de una patria para ahorrados y desahuciados en un enclave, preclaramente: el de Livia. ¡Sábese qué es esto! Un pueblecito catalán metido en la Cerdeña francesa, solamente unido a Puigcerdá por la cinta de una carretera. Las objeciones le llovían, no era para menos. Livia dependía de Franco... Pues cortar la carretera con tres cartuchos de dinamita. Casus belli, y asunto a la ONU, donde sesenta personajes (entre ellos Molotov) defendieron la ya patria de los refugiados españoles. El caso es que Callicó mostraba la firma auténtica de todos ellos. «¿La estrechez del territorio? Pues casus de treinta pisos de altura donde alojar 5.000 trabajadores en arcos caseros, esto es no empírico». «El resto de emigrados políticos? Pues por esos mundos con carnet nacional oliviano, no de mendigo recomendado por Nansen. Nosotros, siempre humanos, le escuchábamos y discutíamos, aguzándole más el ingenio. En cambio los republicanos lo atendían, recelosos, como temiendo ser mordidos. Los socialistas lo echaron a cajas destem-

(1) La hora del exilio.

EL APRENDIZAJE DE LA LIBERTAD

EN torno a la Revolución de Octubre se han hecho estos días comentarios a granel. Por suponer que hayan comunista es de comprender que hayan marcado el acento en lo de entonar loa; también se sobreentiende que no iban a ahondar mucho en lo relativo a procedimientos empleados y a los resultados obtenidos. Procedimientos represivos tiránicos en cuanto cabe. Resultados: el crear una sicosis de sometimiento de la «nueva clase», una voluntad regimentada según consignas a partir ya de la tierna edad infantil. Y más que las impugnationes procedentes de sectores, o de individualidades opuestas al régimen, contrarios al marxismo, ha revestido importancia el sentir de escritores, de artistas, de elementos formados en el seno del propio sistema comunista, y cuyo anhelo de libertad, cuya pulcritud moral, les ha inducido, como han podido dejar sentir sus discrepancias: como en su día, partieron tales discrepancias del seno de la clase trabajadora; la «oposición obrera», de la que con múltiples argumentos habló la Kolontay, ¡pero aquello ya quedó ahogado a fuerza de «purgas»!

En efecto, hemos podido leer opiniones bien curiosas en torno a la Revolución rusa, de la que se acaba de conmemorar su medio siglo. Así, en plan de justificar el permanente régimen de mordaza, se ha dicho que en Rusia, antes que el problema de la libertad existía el problema económico a dilucidar. Al parecer y a tenor del criterio de los dirigentes y sus sucesores, no estaba preparado el pueblo ruso para gozar de aquellas libertades cívicas, que disminaban de los conocidos Derechos del Hombre, que en su esencia formularon ya lo enciclopedistas.

En verdad que los totalitarios de toda laya no niegan el valor de la libertad; ¡ah, pero aducen que ella no puede ser administrada así de buenas a primeras, es cosa de aprendizaje! También, según Franco, España necesita de un aprendizaje para tener derecho a las libertades cívicas. Esos elementales derechos que gozan, ya no solamente los ciudadanos franceses, ingleses, suizos y de tantos otros países de los más adelantados, sino incluso de aquéllos subdesarrollados, en los que hace muy pocos años subsistía la esclavitud, no son para España, Portugal, Rusia, China y cuantos países sufren de la ponzoña totalitaria, ya sea de un color, bien de otro.

Es con procedimientos abiertos a la libertad que ella puede incorporarse a la vida cívica de un pueblo. La titularidad de su sede tolosana tratándole de majadero, vocablo que el agrado magnifico en letras Elzevir y brodaos pincelados. No obstante, la guerra entre Madrid y Callicó no tuvo lugar; Livia quedó en su sitio, la ONU no intervino, y una idea genial se fue en días mamporras ataviada con los más ricos colores.

Que es el placer que le debemos a los imaginativos. DISCOBOLO

rancia no puede engendrar más soluciones que las cimentadas en la arbitrariedad. Cuántas y cuántas arbitrariedades podrían, desde ayer hasta hoy, referirse respecto al medio siglo de dictadura en la Rusia comunista!

FOLLETOS DE PROPAGANDA

Del compañero italiano Franco Leggio, que en Ragusa orienta la Editorial «La Fiaccola», he recibido algunos folletos (opusculetti) que en torno a las ideas ácratas vienen publicándose. Buena presentación, textos variados, amenidad expositiva, en suma; un excelente vehículo de propaganda, del que cabe felicitar a quienes lo vienen desarrollando.

Y al tener en la mano los folletos de referencia, uno piensa en la magnífica labor que se ha realizado, y que se podría llevar a efecto mediante la difusión de folletos variados, abarcando distintos aspectos de crítica social. El folleto, sin tener la amplitud del libro, es ya más convincente que el simple artículo, puesto que permite desarrollar con más detenimiento un tema determinado. El folleto puede ser a modo de una incitación para que el lector vaya después a ampliar su horizonte mental adentrándose en las páginas del libro.

En España sabemos que la propaganda por mediación de folletos estaba muy extendida. De algunos como «Entre campesinos», de Malatesta, se habían hecho muchas ediciones. También había tenido mucha aceptación el titulado «Huelga de vientos», del doctor Luis Buñuel. Los compañeros del Grupo «Tierra y Libertad» tenían publicados una variedad de folletos sumamente interesantes. También eran importantes a este respecto los publicados en la Editorial «Salud y Fuerza». Pero, posiblemente, ninguna agrupación libertaria o publicación de nuestro ambiente llegó jamás a igualar la enorme cantidad de folletos editados, con sus modestos medios de artesano impresor, por el compañero Hermoso Plaja. Miles y miles de folletos, de entre los más conocidos, fueron editados por él. Con el denominativo de Ediciones Vértice, al margen de la revista del mismo nombre, y de la edición de libros, Plaja llevó a cabo un trabajo considerable, difundiendo folletos por doquier, a precios irrisorios, facilitando con ello una más extensa difusión.

También hay que mencionar las ediciones de folletos, presentados con excelente atuendo tipográfico, por las Ediciones de la «Revista Blanca». Por parte de la revista «Estudios» fueron editados algunos folletos, con buena presentación.

En lo que respecta al ambiente libertario francés, en donde tanto se prodigó la propaganda de nuestras ideas, hubo particularmente dos iniciativas editoriales en plan de difusión de folletos que tomaron amplio desarrollo. De una parte los editados por el Grupo de «Les temps Nouveaux», con textos inéditos de Kropotkin, Reclus, Grave, y otros conocidos compañeros. Realizaba la presentación de los folletos el que en la cubierta de ellos había dibujos alusivos a la crítica social, hechos por artistas renombrados, como Steinlen, Luce, Vallotton, Delannoy y otros. También realizó un trabajo magnífico en plan de la difusión de folletos, el compañero Bidault, con la denominación de «La brochure mensuelle». Durante una serie de años, cada mes publicaba un folleto diferente, ya como trabajo inédito, bien reditado. Actualmente es el compañero Louis Louvet el que, como complemento de su revista «Contre courants», va publicando algún folleto.

Miles y miles de españoles, emigrados económicos, residen en Francia, en Suiza, en Alemania, en Bélgica; los hay también en diversos países de América. Se dirá cuanto se quiera al respecto de su mentalidad, pero hay un hecho que suscita la reflexión: Cuando la guerra de 1914, entraron en Francia muchísimos trabajadores españoles; procedían, como los de ahora, de las comarcas más económicamente pobres del país. Su mentalidad no diferiría mucho de la de los de ahora. Se les inducía a que adquirieran propaganda, unos la rehusaban, algunos la aceptaban. Y el hecho es que bastantes veteranos compañeros de ahora se formaron con la propaganda que entonces fueron asimilando. Conocido es aquel axioma que en relación a la física nos dice que nada se pierde, tampoco se pierde toda la semilla de ideas que se echa en el suelo social.

Folletos de 16 y de 32 páginas, dirigidos a los emigrados de ahora, abarcando temas sugestivos, es indudable que harían una excelente labor. Si, sí, a muchos no les interesarían, pero siempre habría una minoría que en ellos pondría atención. ¿Y no hemos quedado en que el progreso ha sido siempre el esfuerzo de la minoría?

EL FRACASO IDEALISTA DE VICTOR SERGE

Se han publicado recientemente, en un solo volumen, cuatro o cinco novelas de las que escribió Victor Serge, basadas en el ambiente de dictadura comunista con el que se familiarizó durante sus años de estancia en Rusia. Editadas dichas novelas hace ya tiempo, se ha aprovechado el aniversario, el cincuentenario de la revolución rusa para su reedición.

Victor Serge, de origen ruso y de nombre Kibalchiche, fue un temperamento inquieto, inteligente, estudioso. Como tantos hijos de familia pudiente, enamorados de la cultura occidental, atraídos por el fulgor intelectual de la Ville Lumière, conoció a escritores y artistas de izquierda, boyantes en la vida parisina de primeros de siglo. Dicese que por influencia del crítico de arte Femenon, simpatizante con el anarquismo, que Kibalchiche frecuentó y actuó en los medios del anarquismo individualista. No llegó a calar hondo en la ética del anarquismo, y se alejó de dicha ideología. Tras de una breve estancia en España, se fue a Rusia. No obstante sus amistades con gente influyente, los jefes del Partido no hallaron en él el incondicional que les interesaba. Millótt en la oposición en tanto que trotskista. En discrepancia con el jefe, al fin quedó solo, fracasado, en tanto que idealista. La muerte cercenó una vida todavía joven, a la que faltó firmeza de vocación. Su último libro «Memorias de un revolucionario» refleja los escollos con los que puede tropezar quien, pese a su talento, ha sido inestable en su posición moral de militante.

En lo que respecta al ambiente libertario francés, en donde tanto se prodigó la propaganda de nuestras ideas, hubo particularmente dos iniciativas editoriales en plan de difusión de folletos que tomaron amplio desarrollo. De una parte los editados por el Grupo de «Les temps Nouveaux», con textos inéditos de Kropotkin, Reclus, Grave, y otros conocidos compañeros. Realizaba la presentación de los folletos el que en la cubierta de ellos había dibujos alusivos a la crítica social, hechos por artistas renombrados, como Steinlen, Luce, Vallotton, Delannoy y otros. También realizó un trabajo magnífico en plan de la difusión de folletos, el compañero Bidault, con la denominación de «La brochure mensuelle». Durante una serie de años, cada mes publicaba un folleto diferente, ya como trabajo inédito, bien reditado. Actualmente es el compañero Louis Louvet el que, como complemento de su revista «Contre courants», va publicando algún folleto.

(Acaba en la pág. 2.)

Le Directeur de la publication : YVES ORGUE
 IMPRIMERIE DES GONDOLES
 4 et 6, rue Chevreuil
 94 - Cholsy-le-Roi (Val-de-Marne)